Rue du Charles No. 79.

Courrier de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 2 JANVIER 1893.

66ème Année

BUREAU DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00
Un numéro pris à la semaine, avec les pos-	

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Trois mois	1 00
Un numéro	75

VISITE A M. DE BISMARCK.

Un de nos confrères de Paris—M. Henri des Houx—qui a eu, plusieurs fois, des rapports personnels avec M. de Bismarck, a, tout récemment, fait une nouvelle visite à l'ancien chancelier de l'Allemagne. Il en publie le récit (sous du supplément illustré du *Matin*, en des termes et avec des détails qui ne peuvent manquer d'attirer, vivement, l'attention publique. Nous devons le croire d'une complète authenticité—dit la *Liberté* du 19 décembre—et le on est, d'ailleurs, toutes les apparences. Depuis que M. de Bismarck a quitté le pouvoir, surtout depuis quelque temps, il est devenu beaucoup plus communicatif, et tout en choisissant ceux à qui il juge à propos de faire ses confidences, il se laisse, volontiers, aller à dire nettement et à faire publier ses pensées sur les hommes et les choses du moment. Il s'abstient de paraître au Reichstag, mais il n'hésite pas à faire connaître son opinion, *urbi et orbi*, sous forme d'interview ou par la voie de la Presse, et c'est pour lui, on conviendra, une tribune aussi retentissante que celle du Parlement.

Il y a une foule de choses fort intéressantes dans l'entrevue que M. de Bismarck a eue avec M. des Houx. Il y a affirmé sa résolution de ne plus prendre part aux affaires de l'empire ni aux discussions du Reichstag. Il considère sa carrière politique comme finie, et déclare se désintéresser, absolument, de la politique. Est-ce bien certain, et plusieurs incidents de ces derniers temps ne donnent-ils pas sujet d'en douter? Mais passons, et admettons qu'en effet M. de Bismarck n'a plus l'ambition du pouvoir. Mais, à côté de cela, à côté des nouvelles explications qu'il a données sur la fameuse dépêche d'Ems, il a parlé de choses qui nous touchent très particulièrement et qu'il nous paraît utile de relever.

L'ancien chancelier s'est exprimé, paraît-il, très catégoriquement sur les rapports de l'Allemagne avec la Russie et avec la France. Il se montre assez sceptique sur les effets éventuels de l'alliance franco-russe. Dans l'hypothèse où la France déclarerait—ce qu'il ne croit pas—la guerre à l'Allemagne, il paraît convaincu que le premier soin de la Russie serait de se diriger vers le sud et de viser Constantinople. Or, l'Allemagne aurait tout intérêt à favoriser cette politique, et à mettre aux prises, en Orient, les Russes et les Anglais. N'ayant aucun intérêt dans la Méditerranée, elle donnerait à la Russie carte blanche en Turquie et dans les Balkans. Est-ce bien aussi que les choses se passeraient? Nous en doutons fort d'abord, parce que, certainement, la Russie ne laisserait pas la France et l'Allemagne en tête à tête sur le champ de bataille d'où dépendrait l'équilibre futur de l'Europe entière; ensuite, parce qu'il est bien évident que c'est de cette guerre seule que surgira, elle-même, la solution de la question orientale.

Mais, ce qui est plus catastrophique, c'est que M. de Bismarck ne veut plus la guerre, entre son pays et le nôtre, et il cherche, sérieusement, un terrain d'entente où les deux nations pourraient se réconcilier et se mettre d'accord dans l'intérêt de la paix générale. Il croit l'avoir trouvé dans une action commune pour préserver l'ordre social et l'ordre universel contre le flot montant du socialisme révolutionnaire et de l'anarchie. Pourquoi la France et l'Allemagne n'uniraient-elles pas leurs efforts pour combattre l'ennemi commun, et ne rétabliraient-elles pas la paix entre elles, afin de réunir toutes leurs forces dans ce but de préservation sociale?

Pourquoi, hélas! Comment un esprit tel que M. de Bismarck ne peut-il pas le voir et le comprendre? Ah! certes, il serait heureux que l'Allemagne et la France, réconciliées, pussent poursuivre, ensemble, une grande pensée de bien et de saint public; il serait heureux qu'elles pussent éviter la guerre effroyable dont elles sont fatalement menacées, mais, entre elles, il n'y a pas seulement des intérêts et des principes sur lesquels on pourrait parvenir à s'entendre, il y a l'Alsace et la Lorraine, cette faute impardonnable que M. de Bismarck a commise et qui ne cessera pas de peser sur la situation, tant qu'elle ne sera pas réparée. Voilà l'obstacle, l'obstacle insurmontable. M. de Bismarck, qui l'a créé, peut-il le faire disparaître? Tout alors deviendrait possible; tout sera impossible sans cela!

Guibollard en colère.

—Je ne connais personne de plus voleur que les marchands d'oiseaux, disait-il à un ami.

—Que vous ont-ils donc fait?

—J'ai acheté, la semaine dernière, deux défilesses perru chez. Elles semblaient très contentes. J'ai acheté de confiance....

—Eh bien?

—Elles se sont envolées ce matin.

Prudhomme fils, très chaudement enveloppé de fourrures, est accosté, à la sortie du théâtre, par une pauvresse qui traîne ses deux enfants avec elle.

—La charité, mon bon monsieur! il y a deux jours que je couche dehors avec mes petits.

—Et vous avez le courage de l'avouer! répond Prudhomme en écartant la mendiante.

Saint-Potin, souvent cité par Gontran, a promis à celui-ci une part de son héritage.

Saint-Potin vient de mourir, et Gontran, convoqué chez le notaire, prend connaissance du testament:

"Je lègue à mon excellent ami Gontran, en souvenir de ses bonnes rôtisses, les trente-cinq sous qu'il me doit."

Enigme:

Enlevez-moi ma première lettre:
Enlevez-moi ma deuxième lettre:
Enlevez-moi toutes mes lettres, et je serai toujours le même.

Réponse: le facteur.

Propos du jour:

—Ces braves officiers de notre armée d'Afrique, ne trouvez-vous pas qu'ils ont autant de mérite que ces soi-disant explorateurs dont on a fait tant de tapage?

—Sans doute; le général Dodds, par exemple.

—Eh bien?

—Pour moi, c'est un véritable Vasco de Gama.

Chez la fruitière:

—Et votre Ernest, quoi qu'il va faire, maintenant qu'il est reçu bachelier?

—De la politique... Il deviendra peut-être député, ministre.....

—Il a des dispositions!

—Je crois bien. Au lycée, on lui donnait toujours le prix d'excellence.

Guibollard raconte son début pénible:

—Pendant, mes amis, pendant cinq ans, je n'ai vécu avec un hareng ou une [illegible] tous les jours.

—Qu'un interrompant!

—Vous avez nombreuse famille?

Propos du jour:

—Ces braves officiers de notre armée d'Afrique, ne trouvez-vous pas qu'ils ont autant de mérite que ces soi-disant explorateurs dont on a fait tant de tapage?

—Sans doute; le général Dodds, par exemple.

—Eh bien?

—Pour moi, c'est un véritable Vasco de Cama.

Chez la fruitière:

—Et, votre Ernest, quoi qu'il va faire, maintenant qu'il est reçu bachelier?

—De la politique... Il deviendra peut-être député, ministre.....

—Il a des dispositions!

—Je crois bien. Au lycée, on lui donnait toujours le prix d'excellence.

Guibollard raconte son début pénible:

—Pendant, mes amis, pendant cinq ans, je n'ai vécu avec un hareng ou une [illegible] tous les jours.

—Qu'un interrompant!

—Vous avez nombreuse famille?

FEUILLETON.

No 8. Commencé le 17 décembre.

Jacques l'Honneur.

—PAR—

Léon Sazie et Georges Grison.

PREMIÈRE PARTIE.

LE CRIME DE LA RUE LAFFITTE.

(Suite.)

—Mais oui, lui dit Maurice. Mon père te l'a montré... et tu l'as toi-même, tout seul, ouvert devant lui... devant nous tous.....

—C'est vrai, répondit le marquis,—comme si cette révélation de Maurice l'eût contrarié fortement,—c'est vrai.... Mais il y a longtemps de cela.... et puis je l'ai totalement oublié..... Je t'assure que je serais bien en peine s'il me fallait aujourd'hui ouvrir la caisse.

Le ton avec lequel le marquis cherchait à se défendre de connaître le secret du coffre frappa M. Jarllot.

—Au reste, monsieur, dit-il en le regardant bien fixement, peu importe que vous vous souveniez.... ou pas... de cela. Pour le moment, le principal est pour moi de savoir combien il y a de clefs pouvant ouvrir la caisse.

—Deux seulement. Celle de mon père, répondit Maurice, et celle que détient actuellement M. Varlay.

—Pouvez-vous me montrer celle de M. Bertin?

—Parfaitement. Mon père la déposait chaque soir dans ce secrétaire.

Jeanne Bertin courut à une sorte de meuble en vieux noyer.

Elle ouvrit l'un des tiroirs, et chercha sous un tas de papiers.

—Elle y est, s'écria-t-elle, la voici!

Le commissaire prit la clef et la considéra un moment.

—C'est bien cela, fit-il en la glissant dans un des compartiments de sa portefeuille dont, décidément, il ne se séparait jamais.

—Mais, demanda Jeanne, si la caisse a été ouverte, elle a été forcée..... avec un levier, un pince-monseigneur, un outil quelconque, n'est-ce pas?

—Nullement, mademoiselle, la caisse ne porte aucune trace de violence, aucune marque de tentative d'effraction.

—Elle a donc été ouverte avec une clef! demanda-t-elle avec angoisse.

—Sans aucun doute.

—Et! parbleu! s'écria Mme Bertin, voulant rattraper le silence qu'elle avait gardé un moment, avec la clef du cassier..... Quand je disais que c'était lui.... Vous voyez bien que je ne me trompais pas!

Et se tournant vers sa fille:

—Ah! défends-le maintenant, si tu peux, ton caissier modèle..... Défends-le, ton Jacques l'Honneur!..... Défends-le, ce criminel!.....

Jeanne s'était laissée tomber dans un fauteuil, comme anéantie.

Elle ne pleurait pas,—n'en ayant plus la force,—mais ses yeux droits et fixés devant eux regardaient sans voir.... comme s'ils plongeaient dans le vide.

Un abîme venait, en effet, de s'ouvrir devant elle.

Dans sa tête, mille pensées se pourchassaient, mille souvenirs s'entre-croisaient!

—Non.... non.... c'est trop affreux! non.... ce n'est pas possible! s'écria-t-elle.

Puis, dominée par ses nerfs surexcités, elle tordit ses bras, se renversa dans son fauteuil et éclata en longs sanglots,—de ces sanglots rauques, sans larmes, qui déchirent la poitrine.

—Ah! que je souffre, dit-elle, que je souffre!..... Pitié, mon Dieu!..... Je le sens..... Je n'aurai pas la force de tout supporter. Ah! c'est trop souffrir!

VIII

EST CE LUI!...

M. Jarlot était redescendu à la caisse pour y attendre l'arrivée de Jacques Varlay.

Il y arrivait à peine que, sur le palier de la porte de fer, le jeune caissier parut.

Il était correctement vêtu de noir et tenait à la main un mouchoir dont il essuyait ses yeux.

Arrivé près de l'endroit où l'on avait relevé le cadavre et qu'une large mare de sang désignait par une marque noire sur le parquet, il s'arrêta:

—C'est là, sans doute! demanda-t-il à l'un des agents qui le suivaient.

—C'est son sang, oui, monsieur.

Jacques Varlay se découvrit pieusement et contempla un moment la sinistre tache.

M. Jarlot placé à quelques pas le regardait avidement.

Ses yeux brillaient, son front était plissé.

Il étudiait le jeune homme.

Il tenait surtout à voir l'effet produit par les traces du crime sur celui qu'on lui désignait comme coupable et que tout accusait.

—Cher monsieur Bertin, mon bienfaiteur, pardon!..... dit le jeune homme, en enjambant la mare de sang avec autant de respect que s'il eût passé sur une tombe.

Dans le bureau, maintenant, il faisait grand jour.

M. Jarlot se tenait dans le fond, tournant le dos à la croisée pour que, la lumière frappant bien en face celui qu'il allait interroger, il pût voir jusqu'au moindre mouvement de sa physionomie.

Le chef de la sûreté attachait beaucoup d'importance à la première impression que produisait sur lui la personne qu'il avait à questionner.

C'était même d'après elle que presque toujours il décidait de la marche de son enquête.

Bien rarement son opinion faite ainsi d'un coup d'œil se trouvait démentie dans la suite.

Depuis de longues années, en effet, que ses fonctions le mêlaient à tant de crimes de toutes sortes, il avait tant vu les dessous les plus cachés, les moins supposés de l'existence, qu'il en était résulté pour lui une grande expérience de la vie et une parfaite connaissance des hommes et des choses.

Jacques Varlay se présenta à lui simplement et avec tous les signes de l'affliction la plus profonde, la plus vraie, sans la moindre ostentation dans sa douleur.

Cette entrée si naturelle du jeune homme, son visage ouvert et dénotant par le regard droit et franc la plus grande loyauté, une âme qui n'avait rien à cacher, déconcerta un peu le chef de la sûreté.

Ne connaissant pas Jacques Varlay, dans sa pensée et d'après les dires de Mme Bertin, il s'était fait une tout autre idée du caissier.

Franchement, ce n'était pas la physionomie qu'il attendait.

Mais il avait vu si souvent de grands criminels avoir des dehors absolument trompeurs qu'il put croire que ce cas se présentait également ici.

Il résolut donc en cette affaire de ne pas écouter tout à fait son premier jugement et d'agir avec Jacques Varlay comme avec un homme des plus habiles.

En effet, il est des malfaiteurs qui savent feindre au suprême degré la franchise, la naïveté même.

C'est un moyen adroit de faire dire à leur qui les interrogent:

"Si cet homme nous déclare tout cela, c'est qu'il n'a aucune raison pour le cacher. Il n'a rien à se reprocher, rien à craindre; ce n'est certainement pas lui le coupable. Un criminel ne va pas ainsi se charger lui-même; bien au contraire, par toutes sortes de mensonges, et par tous les moyens possibles, il cherche à faire croire à son innocence et à rejeter son méfait sur un autre."

Parfois ce stratagème très connu dans le monde des assassins et des voleurs, où il est désigné [illegible] ce terme: *faire l'agneau*, l'agneau dans tache, réussit parfaitement;—les plus malins des juges s'y laissent prendre aisément.

Mais M. Jarlot connaissait tous les détours de son métier et tous les expédients de ses clients, ainsi qu'il les appelait.

Il se mit de suite en garde contre cette ruse, dont il croyait que Jacques Varlay allait se servir.

—Je n'ai pas à vous apprendre, lui dit-il, la triste nouvelle. M. Bertin a été assassiné hier soir.

Il parlait d'une voix très douce, très posée d'un ton froid et incolore. Il ne quittait pas des yeux Jacques Varlay.

—Vous le savez, continua-t-il, la [illegible] cette ouverture d'un [illegible] Jacques Varlay.

—Oui, répondit Jacques Varlay.

—Oui, à l'assassinat probablement s'est ajouté le vol.

—Le vol! s'écria le jeune caissier.... le vol!.... le dépôt de M. Castillac!

—Vous vous en doutiez donc?

—A l'instant!

Et Jacques Varlay s'approcha du coffre.

D'un coup d'œil il parcourut les rayons d'acier sur lesquels s'étageaient, empilés, les rouleaux d'or et d'argent et les classeurs qui contenaient les liasses de billets de banque.

—Rien, dit-il, en se tournant vers le commissaire—rien de ce que j'ai compté et placé moi-même, ici, hier soir, à la fermeture des bureaux, n'a été touché. La provision que nous avons coutume de réserver pour faire face aux premiers paiements du matin est absolument intacte.

—Il ne manque donc rien? fit M. Jarlot surpris.

—Je ne sais encore, mais je vais vous le dire.

Jacques Varlay appuya sur un bouton de cuivre et une petite porte d'acier s'ouvrit mue par un secret, découvrant une sorte de réserve du coffre scellée dans le coffre même.

—Vide! s'écria le caissier.... ce que je craignais.....

—Que contenait ce compartiment? demanda M. Jarlot.

—Le dépôt du commandant Castillac. Huit cent mille francs.

—Ah! En quoi consistaient-ils?

—En quatre-vingts paquets de dix mille francs, tout en billets de mille enserrés par M. Bertin lui-même dans deux bandes de papier cachetées.

—Sont ce ces bandes et ces billets que le commissaire en montrant à Jacques Varlay celles qu'on avait trouvées devant la caisse.

—Ce sont bien elles.

M. Jarlot se tut un moment et se mit à réfléchir.

—Quiconque connaissait le dépôt de M. Bertin? demanda t-il.

—Dans le cabinet de M. Bertin, au moment où le commandant remettait ses billets au banquier, se trouvaient Mme et M. Bertin et M. de Montgerbois.

—Bien! Personne ne savait, outre Mme et Mlle Bertin et M. de Montgerbois, que ce soir la caisse enfermait un tel dépôt? M. Maurice Bertin le savait-il?

—Il se trouvait dans mon bureau quand j'ai enfermé le paquet dans la caisse.

—Ah! fit le chef de la sûreté.

Puis, au bout d'un moment:

—Savez vous si M. Maurice Bertin avait ce soir besoin d'argent?

A cette question Jacques Varlay se redressa.

—Pardon, fit il avec hauteur à M. Jarlot, mais vous me demandez là une chose à laquelle je ne puis répondre.

—Cependant.....

—Je ne puis.

Le commissaire, au ton de la réponse, comprit qu'il ne saurait rien sur ce sujet de ce côté. Il regarda fixement, longuement Jacques Varlay.

Celui-ci soutint son regard d'acier, sans forfanterie, sans ostentation, tout simplement et sans trouble.

—C'est bien! fit le chef de la sûreté. Mais il est d'autres questions que je dois vous adresser, et auxquelles, je pense, il vous sera permis de répondre.

—Je vous écoute et suis tout à votre disposition.

—Cette caisse est à secret, n'est ce pas?

—Oui, monsieur, un secret, même bien compliqué.

—Ce secret la met à l'abri du rossignol, si puissant qu'il soit?

—Je le crois.

—Il faut donc pour pouvoir l'ouvrir avoir une clef toute spéciale?

—Absolument.

—Combien existe-t-il de clefs pouvant l'ouvrir?

—Deux seulement.

—Ah! deux seulement. Vous en êtes bien sûr?

—J'en suis bien sûr.

—Parfait!

Alors M. Jarlot tendit au caissier la clef qu'on lui avait remise tout à l'heure.

—Reconnaissez-vous cette clef? lui demanda-t-il.

—C'est celle de M. Bertin, répondit le jeune homme sans hésitation. Elle porte, près du nom du fabricant, une étoile. Voyez, la intenue au même endroit ou à deux!

—Pourrez vous me montrer la vôtre?

Jacques Varlay porta immédiatement la main à sa poche.

—Elle ne me quitte jamais, dit il.

Il en sortit un petit trousseau.

—La voici.

Mais il poussa un cri.

—Elle n'y est pas!.... la clef de la caisse n'y est pas!.

Une pâleur subite l'avait envahi. Il regarlait avec des yeux hagards, fixes, le trousseau de clefs dans sa main qu'il tenait ouverte.

Sa main tremblait, agitée par un mouvement fiévreux involontaire.

A son front la sueur perlait.

M Jarlot s'approcha de lui. Il était aussi très pâle.

On voyait à ses dents serrées, au frissonnement de tout son corps, qu'il était en proie à une violente émotion. A force d'énergie et de volonté, il cherchait à la dominer.

Il tendit au jeune homme la clef qu'il avait trouvée sous le rayon des livres.

—Reconnaissez vous celle-ci? fit-il vivement.

Jacques Varlay la prit. C'est à peine si ses doigts qui tremblaient pouvaient la tenir.

—Deux étoiles! s'écria-t-il..... C'est la mienne!

—La vôtre!

—La mienne. Oui, c'est bien la mienne! Mais comment l'avez vous?....

M. Jarlot lui mit la main sur l'épaule pour toute réponse.

—Au nom de la loi, monsieur Jacques Varlay, je vous arrête.

Le jeune homme le regarda un moment comme hébété sans comprendre.

Deux agents s'étaient approchés de lui sur un signe de leur chef.

Jacques Varlay revint alors à la réalité.

—M'arrêter.... moi!..... fit-il avec douleur et étonnement. M'arrêter!

—Cette clef, que vous reconnaissez comme vôtre, a été trouvée ici par moi, près de la caisse pillée, à quelques pas du cadavre de M. Bertin.

—Mais c'est impossible!.....

—C'est moi-même qui l'ai ramassée.

—Je l'avais encore hier soir.

—Hier soir!

—J'en suis sûr, je vous dis qu'elle ne me quitte pas.

—Et ce matin?

—Ce matin je devais l'avoir.....Je n'ai pas regardé puisque je l'avais encore hier. Comment alors serait-elle ici? Je l'ai donc perdue!

—Ce serait extraordinaire que justement hier soir vous l'ayez perdue.

—C'est évident. On a dû alors me la prendre..... Me l'enlever!..... Que sais je?.....

—Vous l'escamoter!....On n'escamote pas dans le monde où vous étiez hier soir! M. Bertin ne reçoit pas d'escamoteurs dans ses salons.

—Je ne comprends pas.. M'arrêter!.. Moi!.... Mais pourquoi!.... Car enfin ce n'est pas moi qui.... Ah!.....

Il n'avait pas la force de parler.

Une idée épouvantable, une réalité effrayante lui étaient soudain apparues.

De sa gorge oppressée par l'émotion, aucune parole ne sortit intelligible. On voyait qu'il voulait parler et qu'il ne le pouvait pas.

Il avait porté la main à son cou comme si l'air lui manquait. Il suffoquait.

M. Jarlot le regardait maintenant avec un profond étonnement.

Cette émotion du jeune homme le déroutait absolument, car ce n'était pas la terreur qui s'empare d'abord des malfaiteurs les plus endurcis quand on les arrête, qu'avait manifestée le caissier quand il lui avait dit les terribles paroles:

—Au nom de la loi, je vous arrête!

L'indignation, la surprise de Jacques Varlay avaient été si franchement, si naïvement exprimées, que pas un malfaiteur, si sûr de lui-même, si habile comédien qu'il fût, ne serait parvenu à rendre ainsi ces sentiments.

Cet accent de vérité avait frappé jusqu'aux agents mêmes.

Ils n'avaient pas osé, ainsi qu'ils font, pour éviter une tentative de fuite, de révolte ou de suicide, chez les coupables qu'on arrête, lui saisir immédiatement les mains.

M. Jarlot lui aussi était ébranlé, et malgré toute son expérience, son habitude du crime, il doutait.

IX

LA CLEF.

Jacques Varlay était un comédien surprenant et un grand coupable, ou un innocent.

Mais pendant ce court moment de silence, pendant lequel la pensée seule travaillait chez tous ces hommes, une idée horrible avait traversé le cerveau du jeune homme.

En même temps que plein d'angoisse, dans le premier moment de sa surprise, il disait avec affolement à M. Jarlot: "M'arrêter! Moi!.... Mais pourquoi?" dans son esprit, à cette question habituelle qui est si grotesque chez les criminels, et si douloureuse chez les innocents, à tort arrêtés, il venait de se faire à lui-même la réponse terrible.

On l'arrêtait parce qu'on l'accusait d'être le voleur des huit cent mille francs du commandant Castillac et l'assassin de M. Bertin!

Il passa sa main sur son front brûlant de fièvre comme pour en chasser la pensée atroce qui frappait son cerveau.

—Quoi! s'écria t-il, mais, si vous m'arrêtez c'est que vous me croyez coupable!

M. Jarlot resta impassible. Les agents se guidant sur leur chef demeuraient immobiles.

—Vous croyez que c'est moi qui ait volé.... volé.... assassiné!.... Mais répondez.... vous me croyez le voleur.... l'assassin!

Le chef de la sûreté demeura muet, mais il ne perdait pas un seul des mouvements du jeune homme.

Il avait repris tout son sang-froid maintenant et maître de lui, de ses nerfs, il faisait, en analyse implacable, l'examen de l'âme du prévenu Jacques Varlay.

De nature généreuse et bonne, il n'avait jamais pu se durcir au point de ne pas ressentir tout d'abord, chaque fois qu'il opérait une arrestation, un premier mouvement de compassion, un élan de pitié.

Mais le devoir était là, et après cette part accordée au cœur de l'homme, il reprenait bientôt empire sur lui et savait remplir jusqu'au bout son pénible rôle de magistrat, avec une fermeté irréprochable.

—Moi, un voleur.... un assassin, lui dit Jacques Varlay en s'approchant de lui.... mais non, monsieur, c'est une épreuve.... n'est-ce pas?.... Vous savez bien que ce n'est pas possible, que je n'ai pas pu voler.... Mais le vol.... c'est un crime!..... c'est infâme..... et je ne suis pas un criminel! Je ne puis commettre une infamie!

Voler, moi!... Et pourquoi trais-je voler!..... je ne joue pas.... je ne suis pas un homme de plaisir.....

Ma vie se passe tout entière ici,—à mon bureau, le jour,—et la nuit au chevet de ma vieille mère infirme.... aveugle.... près de ma sœur! Alors pourquoi avoir pris cet argent,—quand mon travail nous suffisait largement à tous les trois? Nous étions heureux.

Pourquoi aurais je volé, juste hier soir.... quand tous les jours il me passe tant et tant d'argent par les mains.... Consultez les livres depuis que j'ai la caisse.... il n'y manque pas un centime. Vous voyez bien, monsieur, que je ne suis pas un voleur!.....

M. Jarlot devant cette expression de la douleur du jeune homme demeurait toujours impassible, froid, énergique, continuant son analyse, tel le médecin, découpant avec son bistouri un membre palpitant, se soucie peu des cris du patient.

—Assassin, reprit Jacques Varlay. Vous croyez que j'ai pu assassiner M. Bertin!.... M. Bertin.... mais j'aurais donné cent fois ma vie pour lui.... Vous ignorez alors ce que cet homme généreux a fait pour moi!.... Vous ne savez donc pas que si chez moi nous n'avons jamais manqué de pain, c'est à lui que nous le devons! S'il ne nous les jours donner à ma mère les soins que réclame sa douloureuse infirmité.... et soulager ses souffrances, c'est à lui que je dois! Si ma sœur est élevée comme elle l'est... si moi-même je suis devenu ce que je suis, l'employé principal d'une des premières banques de Paris, c'est grâce à lui encore.... A lui qui m'a pris tout enfant et qui m'a montré ce que c'était que le travail.... ce que c'était que le devoir! Lui qui m'a appris à sacrifier tout pour l'honneur! Ah! il n'était pas doute de moi, lui, et s'il vivait encore.... s'il pouvait parler, il s'écrierait: "Non, vous ne soupçonnerez pas Jacques l'Honneur!"

M. Jarlot fronça le sourcil; il n'aimait pas beaucoup ces invocations aux morts qui ne pouvaient pas répondre et pour cause.

Jacques continua:

—Et vous voulez qu'une nuit et pour quelques misérables paquets de billets de banque j'aie pu oublier sa bonté, sa générosité.... sa tendresse, tout enfin... que pour un peu d'argent je sois devenu un assassin,—plus qu'un assassin, un parricide!.....

Non, non!..... Pour avoir fait ce que vous me reprochez..... il faudrait que je sois devenu le dernier des misérables.... que je n'aie pas d'âme.... que ma mère ne m'ait rien mis là..... Et tenez.... monsieur.... mettez votre main sur mon coté et vous sentirez mon cœur s'il bat fort!.... Sentez, je frappe à rompre ma poitrine!.....

Jacques Varlay avait pris la main de M Jarlot et la pressait fortement, nerveusement.

—Non, n'est ce pas, fit-il, devenant maintenant suppliant, vous savez que je n'ai pas pu commettre ces crimes.... Tout cela n'est pour moi qu'un rêve, un horrible cauchemar!..... Ce n'est pas réel..... mais, monsieur, voyez ma douleur..... vous devez comprendre combien je souffre en ce moment..... je vous en prie, faites finir mes tortures!..... Arrachez moi à ce supplice, car je le sens, ma raison s'égare! Le laisser se prolonger encore, c'est vouloir me rendre fou! me tuer!.....

Le chef de la sûreté ne lui répondit rien. Il dégagea doucement ses mains de celles de Jacques Varlay, et de la tête il fit un signe à peine visible à ses agents.

Ils entraînèrent le jeune homme.

—Et où me menez vous? leur demanda t-il avec anxiété.

—Suivez les, je vous en prie, lui dit M. Jarlot.

—En prison! s'écria Jacques Varlay. Vous me menez en prison comme un malfaiteur.....Mais que vont devenir ma malheureuse mère et ma jeune sœur! Ce coup les tuera!.....quand elles sauront que je suis en prison.—Ah! laissez-moi, monsieur, laissez moi! Ce n'est pas moi le coupable!

Vous êtes dans votre droit, c'est vrai. Vous relevez contre moi des faits, des preuves qui m'accusent, mais je suis la victime d'une fatalité ou d'une machination infâme qui m'accable;—mais ma parole qui est celle d'un honnête homme vaut bien que vous l'écoutiez, monsieur, je suis innocent... je le jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde, sur les cheveux blancs de ma mère!.....

Le chef de la sûreté et son agent Savignol quand le caissier fut sorti se regardèrent un moment, s'interrogeant mutuellement du regard.

Parbleu, dit le brigadier, pour moi ce garçon n'est pas coupable.

—Bast, répondit M. Jarlot, j'ai vu des coquins qui avaient l'air cent fois plus innocent que lui.

—Moi aussi, mais ce jeune homme n'est pas du même genre, voilà mon avis.

—Et sa clef trouvée là?

—Il l'a dit, on lui a soustraite adroitement.

—Raison commode.... cette excuse ne tient pas debout.

—Eh! il ne manque pas d'escamoteurs en habit noir, dans le grand monde!

—Heu! heu!

—Il y a autant de Bosco, croyez moi, dans les salons que dans les tripots et je me comprends quand je dis cela.

—Que voulez vous dire?

—Rien, c'est mon secret.

—Un mystère?

—Un mystère.....

—Avec moi, le chef?

—Avec vous, mon chef. Vous savez, je n'aime pas à dire: Regardez cet oiseau, quel beau plumage! avant d'avoir l'oiseau en cage.

—Enfin je m'en rapporte à vous. Gardez votre secret et agissez à votre guise.

—Soyez tranquille, chef....ça fera quelque sensation.

—Tant mieux! Quant à Jacques Varlay ce qui décidera de son sort, c'est l'issue de sa confrontation avec Baptistin et nous saurons vraiment, d'après cette entrevue et leur interrogatoire, s'il est oui ou non le coupable.

Et. M. Jarlot entra dans le cabinet de M. Bertin où se trouvaient déjà Maurice, le marquis de Montgerbois et dans un coin pleurant, à grosses larmes, Baptistin, le vieux domestique.

Le chef de la sûreté s'assit au bureau de M. Bertin à la place même du banquier, dans son fauteuil.

Il chercha un moment dans les papiers que renfermait sa serviette en cuir brun, volumineuse déjà.

Devant le bureau il y avait deux chaises.

—Baptistin, dit M. Jarlot, voulez-vous venir vous asseoir là, mon ami!

Il désignait l'une des chaises.

Le vieux domestique, sur ses jambes tremblantes fit quelques pas dans le cabinet et vint se coiffer il pleurait assis devant le bureau, sur la chaise.

—Mon ami, lui dit alors M. Jarlot, vous êtes prêt à affirmer de nouveau ce que vous nous avez déjà déclaré et qui est textuellement écrit au procès-verbal de votre interrogatoire signé par vous?

—Oui, monsieur le commissaire.

—C'est bien. Faites entrer M. Varlay, dit le chef de la sûreté à un agent.

—Varlay parut accompagné par Savignol qui l'encourageait tout bas.

—Baptistin! s'écria le jeune homme en apercevant le vieux domestique. Ah! enfin! Il m'a vu lui, hier soir, il nous dira ce qui s'est passé..... et vous serez forcé de reconnaître mon innocence.

Le vieux serviteur eu entendant la voix du jeune homme avait tourné la tête vers lui.

—Ah! monsieur Jacques, s'écria-t-il en lui tendant la main, monsieur Jacques.... Ah! quel malheur nous arrive.

—Oh oui! mon bon Baptistin.... mais tu ne sais pas tout encore,—mais à ce deuil terrible vient encore s'ajouter la plus grande des infamies.

—Quel doue, encore!

—Tu le sais, mon vieux Baptistin, si quelqu'un au monde aimait, vénérait M. Bertin, c'était moi.

—Oui, monsieur Jacques.

—Tu sais combien je lui étais dévoué.... Que s'il eut demandé ma vie, je la lui aurais donnée avec plaisir.

—Oh oui!

—Eh bien, sais tu ce dont on m'accuse!..... On m'accuse, moi! d'avoir volé M. Bertin hier soir.... de l'avoir tué. Entends tu, de l'avoir tué!

—De l'avoir tué..... vous!.... s'écria le vieillard en relevant la tête avec indignation.... Vous, monsieur Jacques, avoir tué M. Bertin!.....

—Oui, d'être son voleur, son assassin.....

—Quel est le misérable qui a fait une pareille calomnie?

—C'est la justice!.... répondit d'une voix solennelle et profonde M. Jarlot.

—Ce n'est pas possible..... monsieur le commissaire.... ce n'est pas M. Varlay. Ce ne peut être lui.

—Eh! vous voyez bien... monsieur!... s'écria Jacques Varlay avec un accent de triomphe..... Vous ne pouvez mettre en doute les paroles de ce vieillard.... Il est constamment près de moi, il connaît toute ma vie..... toutes mes pensées. Il vient de vous le dire: Je ne suis pas coupable.

—Permettez, monsieur, fit M. Jarlot, mais la déposition de Baptistin ne confirme pas tout à fait cette affirmation. Nous allons la reprendre. Remettez-vous, je vous prie..... et laissez-moi continuer mon enquête.

X

SILENCE!

Jacques Varlay s'assit sur la chaise que lui désignait le chef de la sûreté.

—Baptistin, dit alors M. Jarlot d'une voix grave, pesez bien les réponses que vous allez faire..... Vos paroles sont solennelles. De ce que vous direz ici, dépendent peut être l'honneur, la liberté, la vie d'un homme..... Répondez-moi. Vous affirmez avoir vu Jacques Varlay, caissier de la banque Bertin, hier soir à la caisse où vous étiez de garde!

—Oui, monsieur le commissaire.

—Monsieur Varlay, est ce vrai!

—C'est vrai. Je sais venu hier soir pendant le bal à la caisse où Baptistin était de garde.

—Baptistin, vous avez bien reconnu M. Varlay..... hier soir..... c'était bien lui!.....

—Oui, monsieur le commissaire, c'était bien lui..... c'était M. Varlay.

—Vous en êtes absolument sûr! insista M. Jarlot.

—Absolument sûr.

—Vous n'avez vu personne autre que M. Varlay dans le bureau, avant le crime!

—Personne autre que M. Varlay, non personne.

La voix du vieillard trembla, hésita.

Il regarda avec effarement, tour à tour, M. Jarlot et Jacques Varlay.

Un grand travail devait se faire dans sa tête.....

—Répondez! fit vivement le chef de la sûreté qui avait remarqué le trouble en proie du vieux domestique.

Mais Baptistin ne put parler. Ses yeux roulaient hagards sous leur orbite, mais sa bouche restait muette. Il voulait de comprendre la gravité de ses paroles.

Sa déclaration était la condamnation absolue de Jacques Varlay.

Et cependant c'était la vérité.

Il avait vu Jacques Varlay.

Alors toutes ses idées s'embrouillaient dans son cerveau. Il se rappela qu'à peine il avait dit bonsoir au jeune homme et éteint le gaz, il avait entendu le grand bruit dans le bureau. Il s'était levé.

Peu après il trouvait son maître assassiné.

Ces rapprochements sinistres, il ne les avait pas fait, tout d'abord.

Allait-il jamais supposer que Jacques Varlay..... lui que M. Bertin regardait comme un fils, que la même Baptistin aimait tant, pouvait commettre un crime pareil!

Mais maintenant il ne pouvait en douter, c'était lui, il l'avait bien vu, il lui avait causé. Alors les sanglots qui le tenait pour pouvoir répondre au magistrat s'échappèrent violemment de sa poitrine trop gonflée par toutes ses douleurs.

—Mon Dieu M. Jacques qui semblait si bon, si dévoué.... mais ce n'est pas possible. C'est quelque femme pour qui j'ai entraîné.... qui l'a ensorcelé..... Ah! ces femmes..... Maudites femmes.

—Mon ami, lui dit encore M. Jarlot, vous avez aussi parlé à M. Varlay, n'est ce pas!

Mais les larmes et les sanglots empêchaient Baptistin de répondre.

Alors Jacques l'Honneur se leva tout vibrant d'émotion et s'approcha du vieillard.

—Réponds, lui dit il, réponds. Tu sais bien ce qui dépend de tes paroles. C'est mon honneur, c'est ma vie. Parle, mon vieux Baptistin, je t'en prie parle.

Le vieillard ne le pouvait pas.

—Il ne peut rien dire, s'écria Jacques Varlay en s'adressant au chef de la sûreté. Il ne peut rien dire. Et cependant il est nécessaire de savoir ce qui s'est passé ici, durant cette nuit tragique. Il le faut. Baptistin ne peut parler, mais moi j'étais là..... Je peux tout vous dire.

Vous avez devant vous la première déposition écrite de Baptistin, vous verrez si mes paroles correspondent avec les siennes. Et nous aurons enfin la vérité sur ce drame!

—Soit, dit M. Jarlot. Je vous écoute.

Jacques Varlay fit un grand effort sur lui-même, cherchant à se maîtriser, à dominer l'agitation nerveuse qui faisait trembler tous ses membres, lui oppressait la poitrine et l'épuisait.

—Baptistin a raison, dit-il. Oui, je suis venu à la caisse pendant le bal.... Ribi qui ne me reconnaissait pas a grogné.... Puis il m'a fait fête quand